

I

HISTOIRES DE CIGUË

LE DRAME QUI SE JOUAIT à la Pnyx ce jour-là, l'un des premiers du printemps 403 av. J.-C., avait pour thème la différence, humaine, trop humaine, entre la force et la faiblesse. L'enjeu, comme cela se produit souvent en de pareilles circonstances, c'était la vie ou la mort, mais malgré le tragique de la situation, la manière dont le drame se déroulait penchait dangereusement vers la comédie. Roux et nerveux, l'un des deux protagonistes du drame, un nommé Théràmène, avait été arraché de l'autel et s'efforçait avec les pieds de repousser un comparse qui, répondant au nom de Satyros, était énorme, teigneux et mordait le mollet poilu du suppliant. Il voulait l'obliger à renoncer à la protection que lui offrait l'embrassement convulsif de la pierre sacrée et lui faire boire la ciguë. Satyros était la cheville ouvrière du second protagoniste, l'illustre Critias, celui qui

était à la tête du régime que l'histoire a inscrit au chapitre « tyrannie des Trente ¹ ». Vainqueur de la joute oratoire qui venait de l'opposer à Thérémène, son ancien camarade devenu son adversaire, Critias suivait des yeux, tout en refré- nant son ironie, les outrages dont sa future victime faisait les frais.

Un peu plus loin, légèrement en retrait par rapport à la foule, à quelques pas de la pinède qui s'étend encore et toujours sur la colline de la Pnyx, un troisième personnage semblait avoir adopté le rôle de l'observateur objectif – et pourquoi pas aussi du juge ? – de la confrontation, dans la mesure où, quelques décennies plus tard, il s'agirait pour lui de la raconter à la fin du deuxième livre de ses *Helléniques*. Son nom à lui était Xénophon ², il avait

1. Il s'agit du régime instauré à Athènes par le vainqueur de la guerre du Péloponnèse, le général spartiate Lysandre. Les tyrans restèrent au pouvoir quelques mois seulement, mais qui furent suffisants pour réduire sensiblement la population mâle, la fortune de ceux qui survécurent et laisser derrière eux un trou noir de peste que les historiens préférèrent refouler en même temps que le reste du linge sale inhérent à ce siècle qualifié d'« âge d'or » par ailleurs.

2. Le dictionnaire donne une étymologie hautement poétique à son nom. Il s'agit de la voix (*phônè*) qui crée un effet d'étrangeté, de la voix qui a une résonance étrange (*xènè*). Tout se passe comme si, au moment de le baptiser, on avait déjà entrevu non seulement la carrière littéraire qu'il allait suivre, mais également certaines particularités stylistiques, relevées par les philologues, dans sa façon de manier le dialecte attique. Au mieux on pourrait supposer que Xénophon est le

vingt-sept ans cette année-là et, de l'avis général, il semblait être un pur produit de l'Athènes agonisante. Il était beau comme Alcibiade, dont la beauté a pour elle la bonne réputation des modèles classiques, mais il différait de lui sur le plan de la pudeur et de la timidité, ses cheveux châtain clair étaient assez abondants pour qu'il les gardât longs à la manière des Spartiates qu'il admirait et le manteau qu'il portait était entièrement rouge, comme ceux des Spartiates précisément qui ne voulaient pas laisser paraître le sang de leurs blessures tant qu'ils se divertissaient durant le combat. C'était un membre éminent de la cavalerie des Trente et un ami de Socrate.

C'est à cette dernière particularité, l'amitié qui le liait au père de toute philosophie, qu'il conviendra par préférence d'imputer le regard introverti avec lequel il suivait l'évolution du drame tragi-comique. Étant donné que les deux protagonistes de la scène, Critias et Thérémène, étaient l'un et l'autre des amis de Socrate, il avait quelque raison ce jour-là de s'interroger et d'être perplexe quant à la force de la philosophie et la faiblesse des gens qui sont appelés à

pseudonyme littéraire de quelqu'un d'autre qui ne s'appelait pas Xénophon, même si, à cette époque – qui est celle de l'apogée de l'art divinatoire –, il n'est pas exclu qu'un déchiffreur compétent du langage des entrailles ait prédit l'avenir du nouveau-né.

la servir. Et, dans l'incapacité de répondre à la question qui le tourmentait, il était absolument naturel qu'il demeurât inexpressif et raide, comme s'il souffrait d'une sorte de double crispation de son sens moral et de sa colonne vertébrale.

Était-ce le spectacle qui provoquait son dégoût et surtout la déchéance de Thérémène qui n'avait pas à cœur de mourir dignement, alors qu'il savait qu'il mourrait d'une façon ou d'une autre ?

Était-ce l'ignoble cuisine de la tyrannie qui l'incommodait, cette tyrannie qu'il servait en se conformant en tous points aux règles de la morale guerrière, et qui maintenant avait rempli la Pnyx de tueurs à gages ?

Peut-être avait-il pris cet air parce qu'il s'était rendu compte, à peine quelques minutes plus tôt, qu'un quatrième personnage, qui se tenait lui aussi un peu en retrait par rapport aux autres, l'observait attentivement, sans que la distance qui les séparait pût l'empêcher de voir son sourire, discret, mais clairement ironique. Apparemment celui-là ne partageait pas sa perplexité, car, bien qu'il eût le même âge que lui, il avait déjà commencé à mettre en place les conditions spirituelles en vertu desquelles il s'absorberait quelques années plus tard dans la sublime contemplation des affaires humaines. Celui-là ne s'était pas engagé dans la cavalerie des

tyrans, bien qu'il fût parent de Critias et de Charmide ¹, il ne portait pas la tunique rouge des Spartiates et n'avait pas de raison de s'inquiéter. Il ne s'était pas compromis ouvertement avec la cuisine des tyrans, au contraire il s'était distingué à maintes reprises dans des combats de boxe et s'était déjà forgé une réputation de poète très prometteuse. Lui aussi, c'était un ami de Socrate, il s'appelait Platon.

Diodore de Sicile, historien postérieur du 1^{er} siècle av. J.-C., mais qui puise ses informations dans l'œuvre d'Éphore, antérieure et contemporaine des événements ², affirme qu'un peu plus tard, un cinquième personnage fit son apparition sur la scène. Celui-là, il était l'ami de tout le monde, des puissants et des faibles, des bourreaux et des victimes, des complices et des ironistes. C'était Socrate en personne qui, dit-on, confronté à la guerre civile qui avait éclaté dans le cercle de ses amis, gravit la colline en courant, tant et si bien qu'il perdit haleine et demeura un certain temps au cœur de l'assemblée

1. Ce dernier n'est autre que le beau Charmide qui, au temps où il était éphèbe, avait par erreur révélé à Socrate un morceau de son corps nu, avec pour conséquence de lui inspirer l'un de ses plus beaux dialogues sur la morale. C'est du moins ce que rapporte Platon dans le dialogue intitulé *Charmide*. À l'époque dont nous parlons, Charmide, un homme entre deux âges, était le représentant de la tyrannie au Pirée.

2. Éphore, dont l'œuvre n'a pas été gardée, est considéré comme un observateur plus objectif, puisque lui-même n'était pas impliqué dans les événements de l'époque.